

Res. med. xix B/05762885

APERÇU
SUR
LE SCORBUT;

N.º 21.

*g. Aug.
2. u.*

PRÉSENTÉ ET PUBLIQUEMENT SOUTENU

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER,

LE 31 MARS 1821;

PAR

JOSEPH-DOMINIQUE-LÉOPOLD CARBONEL,

DE TOULOUSE, Département de la Haute-Garonne;

DOCTEUR EN MÉDECINE,

Bachelier ès Lettres de l'Académie de Paris; ex-Élève de l'École
pratique d'Anatomie et d'Opérations de la Faculté de Montpellier;
ex-Chirurgien interne de l'Hôpital militaire de Toulouse.



A MONTPELLIER,

Chez **JEAN MARTEL AÎNÉ**, Seul Imprimeur de la Faculté de Médecine,
près l'Hôtel de la Préfecture, n.º 62.

1821.

A MON MEILLEUR AMI,

A MON TENDRE PÈRE.

En vous offrant ce léger essai de mes faibles talens , je ne prétends pas m'acquitter envers vous des nombreux sacrifices que vous n'avez cessé de faire pour mon éducation , la reconnaissance ne s'éteint jamais dans les cœurs sensibles , mais seulement vous donner un nouveau gage de mon respect et de mon sincère attachement.

A MADAME ASSALIT,

Ma Tante et Marraine.

Que je désirerais pouvoir vous convaincre aujourd'hui combien vous êtes chère à mon cœur , et combien je suis pénétré de reconnaissance pour les bons conseils que vous n'avez cessé de me donner.

A mon Frère , VICTOR CARBONEL,

Étudiant en Droit.

Comme un gage d'amitié et du plus grand attachement.

A M.^r NAUDIN,

Docteur en médecine de la Faculté de Paris ; Professeur-Adjoint à l'École de médecine de Toulouse ; Membre de la Société de médecine de la même ville.

Je suis bien loin de penser que mon travail soit un hommage digne de vous ; mais , en vous l'offrant , mon cœur satisfait à un besoin qui le presse , c'est celui de la reconnaissance dont mon offrande est le témoignage authentique.

Je dois à vos conseils , à vos lumières , à vos profondes connaissances dans l'art de guérir , mes faibles progrès dans cet art difficile.

Continuez à m'honorer de votre bienveillance qui commande l'estime publique , et de votre protection qui sera toujours le plus précieux des biens.

CARBONEL,



A P E R Ç U SUR LE SCORBUT.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

AVANT de tracer l'histoire de cette maladie, qu'il me soit permis de réclamer l'indulgence des savans Professeurs de cette célèbre Faculté, et de leur exposer que mon seul but, en me livrant à ce travail, a été de remplir la tâche qui m'était imposée.

Je n'entreprendrai point de donner mon opinion sur cette maladie; les auteurs célèbres qui en ont traité ne sont pas d'accord sur ce point, et d'après cela, je craindrais d'émettre une opinion erronée. Quoi qu'il en soit, on peut dire que, puisque l'on entend par virus un principe inconnu dans sa nature et inaccessible à nos sens, mais inhérent à quelques-unes des humeurs animales et susceptible de transmettre la maladie, on ne peut, d'après cette définition, donner cette épithète au vice qui existe dans la maladie dont nous traitons: car je n'imagine pas qu'on ait jamais pu prouver sa nature contagieuse.

Il est important, dit Lind (1), d'examiner soigneusement s'il est

(1) Traité du scorbut, t. I.

réellement contagieux, comme l'ont assuré hardiment la plupart des auteurs. On ne peut connaître les effets des poisons qu'à *posteriori*, les raisonnemens à *priori* ne servent de rien.

Ces auteurs auraient donc dû, pour prouver leur assertion, nous donner des histoires constatées de personnes qui eussent été infectées de cette manière, sans que les autres causes qui produisent toujours cette maladie y eussent influé aucunement : mais c'est à quoi ils ont toujours manqué. Nous voyons au contraire que, par-tout où cette affection a été générale, on a reconnu qu'elle était due à des causes puissantes et invariables; que, dans le temps où elle a été le plus épidémique, ceux qui ont pris les mesures convenables pour se soustraire à l'influence des causes, n'en ont point été infectés. C'est ainsi qu'en Hongrie, où elle fit de si grands ravages parmi les troupes allemandes, le médecin de l'armée fut surpris qu'aucun officier, même le plus subalterne, n'en fut attaqué.

D'après les nombreuses observations que l'on a faites, il résulte que cette maladie exerce plus fréquemment ses ravages sur les gens de mer; mais aussi, d'après ces mêmes observations, on s'est assuré qu'elle n'était point contagieuse, puisqu'on a vu une partie de l'équipage d'un navire en être affectée, et l'autre n'en point ressentir les malheureux effets. L'on a été fréquemment en même d'observer la même chose dans les armées de terre où *régnait cette affection*.

Malgré l'opinion de quelques auteurs, elle n'est point héréditaire, ou du moins aucun exemple authentique ne l'a démontré jusqu'à présent.

Il n'est pas plus démontré que les miasmes putrides, qui se dégagent des cadavres des personnes qui ont été infectées de cette maladie, puissent la produire.

Quant à la nature du scorbut, il me semble, afin d'éviter toute hypothèse, qu'on doit la rapporter à l'influence de certaines causes qui, agissant sur le corps, y introduisent une disposition particulière plus ou moins grande à la production de cette maladie,

et dire que cette dernière nous est inconnue dans son essence, en nous estimant très-heureux de bien connaître les causes qui la développent, d'avoir des données presque certaines sur les signes qui la caractérisent et sur les moyens appropriés pour la prévenir et la détruire.

1.^o On est en droit de conclure, d'après ce qui vient d'être exposé, que, les causes qui produisent le scorbut étant générales et portées à un très-haut degré, il doit régner épidémiquement et produire les plus grands ravages.

2.^o Cette maladie est endémique, toutes les fois que dans un pays les causes qui la déterminent sont fixes et permanentes.

3.^o Enfin, elle est sporadique, lorsqu'elle survient en tout temps et en tous lieux; lorsque les causes sont moins fréquentes, individuelles et indépendantes d'aucune influence épidémique.

On ne doute plus maintenant, d'après les observations nombreuses faites pendant les voyages de Cook, de Bougainville et autres célèbres navigateurs, et celles faites dans les armées de Hongrie, par Kramer, que le scorbut de terre et celui de mer ne soient de la même nature, qu'ils ne dépendent des mêmes causes, qu'ils n'offrent des symptômes analogues dans leurs différentes périodes, et qu'enfin, on ne soit obligé d'employer les mêmes méthodes curatives. On voit d'après cela que cette division, admise par plusieurs auteurs, n'est rien moins que fondée: il en est de même de celle dans laquelle on le considère comme accidentel et constitutionnel.

M. Keraudran, premier médecin de la marine, dans une dissertation sur cette maladie (1), pense que le scorbut [de mer a les plus grands rapports avec celui qu'on observe dans les camps, les villes en état de siège. Les symptômes sont en grand nombre; ils tendent, par une marche des plus rapides, à la guérison ou à la mort, selon que les personnes qui en sont affectées font usage des substances qui peuvent en arrêter les progrès et procurer la santé,

(1) *Réflexions sommaires sur le Scorbut.* Paris 1803.

ou bien qu'elles en sont privées. Dans ce cas la maladie est épidémique ; elle dépend de l'humidité de l'air , du sol , des habitations et de la privation des substances végétales. Lorsque les malades ne sont plus sous la dépendance de ces causes , elle se guérit en très-peu de temps et presque spontanément.

Le scorbut , qu'on observe fréquemment sur mer , au sein des grandes villes , particulièrement en hiver ou dans les saisons froides et humides , peut être sporadique ; alors sa marche n'est pas , comme dans le cas précédent , d'une rapidité étonnante , mais bien plutôt très-lente et ses symptômes moins prononcés.

Il semble que l'été en détruise l'existence , mais il renaît dans la mauvaise saison ; il attaque , d'une manière particulière , la constitution du malade , et emmène de bonne heure la faiblesse des organes. Une faiblesse innée , l'indigence , l'inertie , la vieillesse , les affections tristes de l'âme y prédisposent. Toute maladie grave ou longue , les fièvres intermittentes , les différentes espèces d'hémorragies , les pertes abondantes peuvent lui donner lieu.

Ces deux espèces sont désignées , par l'auteur que je viens de citer , sous les dénominations de primitif et de secondaire. Cette dernière variété se guérit plus difficilement que la première. On sait que les marins , affectés du scorbut , se guérissent presque subitement en quittant leur vaisseau , séjournant à terre , et par le seul usage d'alimens végétaux.

Il est encore une autre distinction admise par quelques auteurs , et notamment par Rouppe , qui divise le scorbut en chaud et en froid : cette division n'étant pas généralement admise , je m'abstiendrai d'autant plus d'en parler , que , dans la traduction de Cullen par Bosquillon , les quatre variétés que paraît admettre Abraham Nitzsch , dans cette dernière espèce , sont considérées comme des variétés des symptômes ; et que celle désignée sous le nom de scorbut chaud est regardée par Lind comme une complication du scorbut avec la maladie vénérienne.

Le scorbut se trouve classé d'une manière très-variée par les nosologistes : les uns le rangent parmi les maladies nées d'une

acrimonie; d'autres le mettent au nombre des affections putrides; d'autres, enfin, l'ont rangé dans la classe des lésions du système musculaire. Le professeur Richerand (1) pense qu'il y aurait bien plus de fondement à le classer parmi les hémorrhagies, puisque, dit-il, le plus grand nombre des symptômes dénote l'extrême diminution de la contractilité des vaisseaux capillaires. Roucher (2) le considère comme une putréfaction des humeurs.

Le professeur Pinel (3) le range parmi les lésions organiques générales. Keraudran (4) le regarde comme une affection atonique du système vasculaire. Tous les modernes, dit le professeur Richerand (5), répondent avec Milman, que le relâchement extrême du solide vivant, l'affaiblissement de la contractilité, en forment le trait le plus distinctif, et que cette diminution de la faculté contractile porte principalement sur la fibre musculaire et sur le système circulatoire. Il me semble, d'après cette grande variété d'opinions, que le moyen le plus certain de se former une idée exacte de cette maladie est d'en bien énoncer les signes; car quoiqu'elle se cache souvent sous quelques-uns qui peuvent lui être communs ou convenir à d'autres maladies, et qui pourraient, si on se bornait à eux seuls, induire en erreur un praticien peu exercé, toujours est-il vrai de dire qu'elle en a de particuliers qui peuvent la faire reconnaître sûrement, tels que ceux qui suivent: le gonflement des gencives, leur état fongueux, flasque et saignant, l'ébranlement des dents, la puanteur de l'haleine, les pétéchies qui se voient sur différentes parties du corps, les ulcères sordides, les hémorrhagies accompagnées de faiblesse. D'après cette considération, j'énoncerai d'abord les causes qui peuvent être divisées en prédisposantes et en occasionelles; j'en exposerai ensuite les signes

(1) Nosographie chirurgicale, tom. I.

(2) Traité de médecine clinique sur les principales maladies des armées.

(3) Nosographie philosophique, 6.^e édit., tom. III.

(4) Ouvrage cité.

(5) Ouvrage cité.

pathognomoniques ; en troisième lieu , j'en donnerai le pronostic , et enfin les moyens prophylactiques et le traitement.

É T I O L O G I E.

La première et la plus active des causes est l'humidité de l'air , malgré qu'elle seule ne puisse pas produire cette maladie.

M. Rouppe pense que la privation d'alimens végétaux doit être regardée comme la principale cause du scorbut : je ne suis pas de son avis ; il me semble un peu trop exclusif , et quoique l'on puisse dire qu'elle peut disposer à contracter cette maladie , on ne doit cependant pas croire que seule elle soit dans le cas de la produire.

L'âge , le sexe , le tempérament , et sur-tout l'idiosyncrasie du sujet prédisposent à cette maladie. Les individus qui auront eu des maladies dont la convalescence aurait été longue , en seront plus particulièrement affectés ; ceux doués d'un tempérament lymphatique. L'air surchargé de matières hétérogènes ne produit jamais le scorbut , comme j'ai eu occasion de le remarquer ; cependant on ne peut se dissuader qu'il ne concoure pour beaucoup à l'aggraver : néanmoins on parvient à le guérir complètement en faisant changer d'air au malade.

Les relations précieuses de plusieurs navigateurs distingués prouvent jusqu'à l'évidence que cette maladie fait de grands ravages dans les vaisseaux , même dans ceux où on a le soin de renouveler l'air et d'exiger la plus grande propreté. Mais je crois que , dans ce cas , on doit l'attribuer à l'humidité de l'air plus ou moins grande à laquelle sont exposés les marins soit pendant le temps de leur service , soit pendant le repos.

Une nourriture de mauvaise qualité , une indigestion , la débauche et autres causes de cette nature peuvent déterminer le scorbut , c'est-à-dire , que la maladie étant en quelque sorte cachée dans toute l'habitude du corps , et son principe agissant avec lenteur , n'attend qu'une occasion favorable pour se manifester à l'extérieur par tous les signes qui la caractérisent. Le long usage des alimens de quelque

espèce qu'ils soient , lorsqu'ils ne sont pas variés , peut aider le développement de cette maladie ; ils émoussent , par l'effet de l'habitude , les forces vitales à l'aide desquelles notre corps jouit de la propriété de s'assimiler les substances étrangères , qui par leur nature peuvent être soumises à l'action des voies digestives.

Les plus anciens médecins ont condamné avec raison ce genre de régime , qui peut non-seulement prédisposer à l'affection dont il s'agit ici , mais à un grand nombre d'incommodités et de maladies non moins dangereuses.

On sait aujourd'hui que le sel et les alimens qui en contiennent ne peuvent produire cette affection , au moins si l'on en juge par les effets qu'on a le plus souvent observés. Le professeur Richerand (Nosogr. chirurg. , tom. I ,) est de cet avis. D'autres auteurs vont plus loin et prétendent avoir guéri le scorbut par l'eau de la mer , et pensent que , si elle n'était point salée , il en résulterait des accidens beaucoup plus graves.

D I A G N O S T I C.

Le plus souvent le scorbut règne dans les lieux froids et humides , sur le bord des rivières , sur les vaisseaux , mais plus particulièrement dans les voyages de long cours , dans les armées , dans les prisons malsaines qui sont situées dans les endroits bas et humides , dans les villes assiégées. Il peut aussi se manifester dans d'autres circonstances , mais celles que je viens d'exposer sont les plus propres à le développer. Quoique le professeur Richerand prétende que c'est à tort qu'on a reconnu dans le scorbut trois périodes , et qu'il regarde cette distinction comme purement scolastique , parce que , dit-il , outre son inexactitude , elle a l'inconvénient de consacrer les idées les plus fausses sur la marche de cette maladie , en ce qu'elle nous offre souvent , dès le début , les symptômes que les auteurs ont coutume d'assigner à ses dernières périodes , je puis , ce me semble , sans prétendre détruire le raisonnement sur lequel il fonde son opinion , conserver cette division qui ne me paraît pas indifférente ; d'ailleurs ,

j'ai pour appuyer mon opinion la méthode qu'ont suivie tous ceux qui en ont traité avec distinction.

PREMIER DEGRÉ.

Les symptômes qui se manifestent dans le premier degré sont à peu près les suivans : les gencives rouges, molles, tuméfiées, saignant par le moindre frottement ; haleine fétide ; taches rouges, bleuâtres, noirâtres et livides sur la peau ; face pâle, livide, bouffie ; lassitudes générales, aversion pour l'exercice, état de fatigue au moindre mouvement, état de tristesse : cette première affection est accompagnée ou précédée d'un état de salivation ; les dents deviennent vacillantes et semblent se détacher de leurs alvéoles ; des hémorrhagies fréquentes mais légères surviennent alors ; cependant il n'y a souvent aucune espèce de fièvre, le pouls est même plus lent qu'à l'ordinaire ; la digestion et la plupart des autres fonctions sont rarement ou du moins peu sensiblement dérangées, si on en excepte cependant la respiration qui s'altère bientôt, la moindre fatigue en gêne les mouvemens. Lind, qui a eu occasion d'observer un très-grand nombre de scorbutiques, remarque dans son excellent traité du scorbut, tom. I, que cette maladie porte spécialement son impression sur la poitrine, et que, parmi les individus qui en sont affectés, il y en a très-peu où l'on n'observe les mouvemens de la respiration lésés, quand cette maladie est portée à un certain degré d'intensité. Il remarque encore que la difficulté de respirer, réunie à la lassitude après le moindre exercice, sont les deux symptômes les plus constans dans cette affection.

M. Murray prétend que les scorbutiques ont, en général, un air triste et chagrin qui manifeste l'état de leur âme ; de sorte qu'on peut regarder avec raison l'abattement de l'esprit comme une cause du scorbut. La peau est quelquefois sèche, et le plus souvent luisante et douce au toucher. Tels sont les symptômes généraux de cette maladie dans le premier degré.

DEUXIÈME DEGRÉ.

Dans le second degré les symptômes sont plus intenses ; à mesure qu'ils se développent, la tuméfaction des gencives devient plus considérable ; il se forme une espèce de rebord assez épais qui dépasse quelquefois le niveau des dents, elles sont alors douloureuses, brûlantes, et rendent du sang à la plus légère pression ; lorsqu'après avoir laissé écouler une certaine quantité de sang elles viennent à s'affaïsser, les dents vacillent et quelques-unes tombent ; l'haleine exhale une odeur fétide et insupportable pour ceux qui s'en approchent ; les muscles fléchisseurs de la jambe se contractent, le genou s'engorge et devient douloureux, ils exercent quelques mouvemens et ce n'est qu'avec la plus grande difficulté. Les malades ainsi affectés éprouvent des hémorrhagies fréquentes ; dans ce cas le sang est d'une couleur rose pâle. Ils éprouvent souvent des douleurs profondes, simulant des douleurs ostéocopes syphilitiques qui les tourmentent plus ou moins violemment le jour et la nuit. La sensibilité et l'irritabilité sont quelquefois si puissamment altérées, qu'il est difficile de les retirer de l'engourdissement dans lequel ils sont plongés.

Des ulcères sordides, sanguinolens, fongueux, passant souvent à l'état gangreneux, s'établissent dans la bouche et dans toute autre partie du corps, et s'étendent rapidement ; ils affectent non-seulement les parties molles, mais aussi ils exfolient les parties osseuses. Les plaies ou les ulcères déjà existans s'agrandissent et prennent bientôt le caractère de la maladie, qui porte plus immédiatement atteinte aux parties faibles. Le pouls est lent, inégal et même plus faible que dans l'état ordinaire. La plupart des malades conservent assez d'appétit et jouissent du libre exercice de leurs sens, quoiqu'ils soient très-abattus et souvent extrêmement découragés. Quelquefois ils éprouvent une salivation qui les épuise : ce symptôme n'existe pas toujours ; on voit certains sujets qui ont la bouche très-affectée et qui ne salivent point, tandis que d'autres qui ne l'ont que très-peu malade rendent dans très-peu de temps une

quantité de salive : ce symptôme existe le plus souvent chez ceux qui ont fait récemment usage de quelques préparations mercurielles.

TROISIÈME DEGRÉ.

Dans ce troisième degré les humeurs sont dans un état de de colliquation et de tendance à la putréfaction : l'exaspération des symptômes précédens et l'apparition d'autres plus graves constituent ce troisième degré. On voit dans cette circonstance les anciennes cicatrices se rouvrir, les os se fracturer facilement, la peau des jambes considérablement engorgée se crevasser dans la partie où il s'était manifesté des tumeurs mollasses, douloureuses et livides ; ces crevasses dégénèrent en des ulcères de très-mauvais caractère : alors les hémorrhagies surviennent plus fréquemment et sont très-inquiétantes ; le poulx s'altère de plus en plus, devient petit, faible et extraordinairement lent ; de fréquentes syncopes ont lieu ; les fonctions digestives qui n'avaient pas été dérangées, ou qui l'avaient été fort peu pendant son cours, éprouvent un grand dérangement ; la sécrétion de la transpiration et des urines n'en est pas moins troublée. La putridité des gencives est portée à un si haut degré, que, par l'humeur âcre et corrosive qui en découle, les os en sont si fortement affectés que quelquefois ils se carient. Il est bon de remarquer que le scorbut n'est presque pour ainsi dire jamais porté au point de produire de semblables accidens, sans que quelque cause étrangère n'ait donné lieu à son développement.

P R O N O S T I C.

Le pronostic varie : 1.^o d'après les progrès plus ou moins grands que fait la maladie. On doit s'estimer très-heureux lorsqu'elle marche assez lentement pour permettre aux remèdes employés d'opérer leur effet ; car si, au contraire, sa marche est accélérée, elle ne peut être ralentie que par l'action des remèdes les plus énergiques, et dans ce cas la réussite est bien douteuse.

2.^o Suivant l'âge, le sexe, l'idiosyncrasie du sujet et les ma-

ladies antécédentes qu'il a éprouvées; ainsi, chez un sujet jeune et robuste, la maladie sera moins dangereuse que si le contraire avait lieu; elle aura des suites bien moins funestes chez une femme bien réglée, que chez celle dont les menstrues seront supprimées. Si cette maladie attaque un individu qui aura subi un traitement mercuriel, elle fera des progrès bien plus rapides que dans le cas contraire. Il en est de même de toute affection qui aurait introduit dans le corps un état de débilité plus ou moins grand.

3.^o Suivant le degré de la maladie: dans le premier degré, le scorbut se guérit très-aisément lorsqu'on est parvenu à faire cesser les causes qui l'ont développé; on doit s'occuper de changer les malades de régime, et principalement de demeure si la cause de la maladie dépend de l'insalubrité de l'air; enfin, on doit employer tous les moyens que l'art peut suggérer pour prévenir les progrès du mal.

Parvenu au second degré, il faut chercher les moyens de s'opposer aux progrès de la maladie, et s'attacher principalement à détruire ceux qu'elle peut déjà avoir fait; on y parviendra sûrement à l'aide du temps et d'un traitement méthodique.

Dans le troisième degré, dans lequel les symptômes sont les plus dangereux, le traitement doit être suivi avec beaucoup d'exactitude; car, malheureusement, cette période de la maladie ne promet pas toujours un succès certain.

Les signes par lesquels on reconnaît que la maladie tend à une terminaison heureuse, sont: le ramollissement et la disparition des taches de la peau, qui revient insensiblement à son état naturel, le libre mouvement des membres et le retour de l'appétit.

Lorsque l'affection est parvenue à son dernier degré, la phthisie peut survenir, ou souvent il en résulte une disposition à l'hydropisie, ou bien les jambes restent oedémateuses et sont couvertes d'ulcères de très-mauvais caractère; quelquefois les malades sont attaqués de douleurs, de roideurs dans les membres; de rhumatismes chroniques ou d'affections cutanées.

En général, le pronostic qu'on peut porter sur cette maladie est favorable, lorsqu'elle est exempte de complications; elle cède facilement aux moyens curatifs et à l'éloignement des causes productrices; elle ne peut être que fâcheuse, lorsque les progrès sont rapides, qu'elle agit sur des individus plus faibles, qu'elle s'allie à d'autres maladies plus ou moins graves; et enfin, lorsque les viscères pectoraux et abdominaux sont affectés, et principalement le foie et la rate.

TRAITEMENT.

On peut prévenir le scorbut par l'emploi des six choses que l'on a appelées improprement non-naturelles, et en évitant toutes passions tristes. Quand on n'aura pu soustraire les individus à l'influence continuelle des causes qui la produisent, et que la maladie sera déclarée, il s'agit de la combattre. Les moyens qu'il faut employer à cet effet sont tirés de l'hygiène et de la thérapeutique; sans leur secours la maladie empire, et les sujets qui en sont affectés en deviennent les malheureuses victimes.

L'usage sagement combiné de toute substance, soit alimentaire, soit médicinale, susceptible de relever les forces vitales et de donner du ton à l'organisme général, doit convenir dans son traitement; mais on doit plus particulièrement s'occuper d'éloigner ou de détruire les causes qui ont pu la produire. Si donc on attribue le scorbut à la constitution atmosphérique trop froide et trop humide, on aura le soin de soustraire les malades à l'influence de ces causes, en les plaçant dans des appartemens chauds et secs. Par le moyen d'habillemens convenables, ils seront à l'abri des impressions du froid et des intempéries de la saison. Si elle est attribuée au séjour prolongé dans des lieux malsains, on les fera changer d'habitation. En omettant ces indications, tous les remèdes deviennent inutiles, ou tout au plus ne font qu'arrêter les progrès de la maladie pour quelque temps. Le régime est très-essentiel dans le traitement de cette affection; il consiste dans l'emploi des plantes fraîches, des végétaux récents, succulens et sur-tout acidules. Un exercice mo-

déré, joint au délasement de l'esprit, convient beaucoup. Lieutaud atteste avoir vu opérer des guérisons de scorbut par la seule oseille prise pendant long-temps comme aliment ; le vin généreux doit être pris pour boisson. Si la maladie est due à la tristesse, aux chagrins ou autres affections morales tristes, on emploiera tour-à-tour tous les moyens propres à distraire les malades ; on changera leur genre de vie ; on modifiera autant que possible leurs habitudes ; enfin, on tâchera de varier leurs occupations. Les voyages ne sauraient être mieux indiqués que dans cette circonstance ; car c'est par la distraction et sur-tout par l'éloignement des causes qui ont donné lieu à la maladie, qu'on peut espérer de réussir dans le traitement.

Dans le premier stade de la maladie, on doit sur-tout s'occuper à combattre l'état d'atonie ; la saignée doit être généralement pros-
crite : ce n'est que dans des cas rares qu'on peut l'avoir mise en usage avec quelque succès. L'emploi des purgatifs minoratifs est bien indiqué, sur-tout dans le principe. On doit préférer la manne, le séné, la rhubarbe, les tamarins, la pulpe de casse ; le petit-lait peut être donné avec avantage, parce qu'il lâche doucement le ventre et facilite en même-temps la transpiration. Mais si les purgatifs procurent quelque bien dans les premières périodes de la maladie, l'observation prouve qu'on doit les supprimer dans le troisième degré, parce qu'à cette époque ils débilitent, affaiblissent le tube intestinal, et provoquent des diarrhées, des dysenteries colliquatives, qui deviennent très-dangereuses. Il convient, après avoir donné les purgatifs, d'employer les suc d'oseille, de cresson, de cerfeuil, la fumeterre, le cochléaria, enfin tous les anti-scorbutiques. Comme il est très-avantageux de soutenir et de rétablir la transpiration, on doit administrer quelques légers sudorifiques. Le lait bien écrémé, et coupé avec la décoction de sassafras, a produit quelque bien dans la première période ; on doit donner la préférence à celui de chèvre. Ce traitement peut aussi convenir dans le commencement de la seconde période ; mais à la fin de cette dernière et dans le commencement de la troisième, on doit employer les anti-scorbutiques les plus éner-

giques combinés avec les toniques. A cette époque de la maladie, où les humeurs sont dans un état de colliquation, le petit-lait aluminé a produit de bons effets. L'acide muriatique, uni au suc de citron, a été bien préconisé par Zanichelli, pour combattre les lésions de la poitrine dépendant d'une dépravation scorbutique. Lind employait avec beaucoup de succès, dans les mêmes circonstances, l'oxymel scillitique. De toutes les substances anti-septiques la plus capable de corriger la putridité des humeurs et de donner du ton aux solides, est l'écorce du Pérou, combinée avec les acides soit végétaux, soit minéraux. Le mélange de vin, de jus de citron et d'orange, peut être regardé comme le meilleur cordial qu'on puisse donner dans le cas d'évanouissement; ce qui arrive assez fréquemment chez les scorbutiques.

L'affection des gencives, ou ce qu'on appelle ordinairement stomacace, disparaît assez facilement lorsqu'on a l'attention de faire tenir la bouche propre, et par l'usage des gargarismes dans lesquels entrent le miel rosat, l'eau d'orge, acidulés avec les acides végétaux ou minéraux, auxquels on fait succéder un mélange de quinquina et crème de tartre, dont on se sert avec succès pour raffermir les gencives. L'esprit de vin camphré, le liniment volatil, le laudanum, les frictions sèches, les bains, les fomentations aromatiques, contribuent à faire disparaître les taches, les ecchymoses, ainsi que la douleur, la roideur des membres. Les ulcères sanieux doivent être pansés, détergés, stimulés selon le besoin. On emploie les cataplasmes de carotte dont on obtient un bon succès: on doit cautériser les fongosités.

Les eaux minérales ferrugineuses, les gazeuses, recommandées par Macbride, peuvent être d'un grand secours. Lorsque les hémorrhagies nasales deviennent inquiétantes, on les combat par le tamponnement, et en injectant avec précaution quelque astringent ou acide.

Lorsque le scorbut présente des complications avec d'autres maladies, le traitement doit être modifié selon la nature des maladies concomitantes. Ainsi, l'usage des médicamens indiqués contre les

affections des viscères abdominaux ou pectoraux , ou des affections gastriques , doit être ordonné si elles compliquent le scorbut. Il en est de même s'il s'allie avec quelque maladie spéciale ; mais lorsque c'est avec la syphilis , il est prudent de le combattre avant d'entreprendre le traitement de cette dernière par les mercuriaux qui ne manqueraient pas de l'exaspérer.

F I N.

PROFESSEURS DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE.

M. JACQUES LORDAT, *Doyen.*
 M. ANTOINE GOUAN, *honoraire.*
 M. J. ANTOINE CHAPTAL, *honoraire.*
 M. J. B. TIMOTHÉE BAUMES.
 M. M. J. JOACHIM VIGAROUS.
 M. PIERRE LAFABRIE.
 M. J. L. VICTOR BROUSSONNET.
 M. G. JOSEPH VIRENQUE.
 M. C. J. MATHIEU DELPECH.
 M. JOSEPH FAGES.
 M. ALIRE RAFFENEAU DELILE.
 M. FRANÇOIS LALLEMAND.
 M. JOSEPH ANGLADA.
 M. CÉSAR CAIZERGUES.

MATIÈRE DES EXAMENS.

- 1.^{er} *Examen.* Anatomie, Physiologie.
- 2.^e *Examen.* Pathologie, Nosologie, Accouchemens.
- 3.^e *Examen.* Chimie, Botanique, Matière médicale, Thérapeutique, Pharmacie.
- 4.^e *Examen.* Hygiène, Police Médicale, Médecine légale.
- 5.^e *Examen.* Clinique interne ou externe, suivant le titre de Docteur en médecine ou en chirurgie que le candidat voudra acquérir.
- 6.^e *et dernier Examen.* Présenter et soutenir une Thèse.

Table

Sur le mûr de Philoſophe par Vercher	51. Page
Sur l'allaitement maternel par Ormieri	14.
Sur la fracture de col du femur par Pina	40.
Sur l'apoplexie par Lapeyrie	88.
Observation propre à éclairer quelques points de médecine par Olmède	30.
Sur la Delirance par Laffon	10.
Sur le Scorbute par Carbonel	7.
Sur l'adynamie des Vessies	28.
Sur le hémorrhagie intestinale par Boulanger	30.
Sur la neurasthénie par Latus	23.
Sur la fonction de la peau par Sudre	154.
Sur la force par Duval	25.
Sur l'égorgement de la Ventrone par Laffon	23.
Sur quelques épidémies de quinquina par Delgout	18.
Sur le abus de la manœuvre dans le accouchement par clot	23.
Sur l'égorgement de l'aiguille par Laffon	24.
Sur l'émorrhagie par Boulon	26.
Sur le cataracte par Lussard	32.
Sur l'encéphalocèle par Martheille	24.
Sur l'auriscul externe par Rolland	30.
Sur la topographie méd. de la Guadeloupe par Noaldin Lottin	47.
Sur la structure du squelette humain par Noaldin Lottin	8.
Sur les perforations spontanées de l'estomac par Dornand	28.
Sur la Distension des fibres par Laffon	21.
Sur les émissions sanguines par Laffon	52.
Sur les alcalis végétaux par Laffon	35.
Sur les effets de l'habitude par Laffon	26.
Sur les perforations spontanées de l'estomac par Laffon	28.
Sur l'analyse de l'électrique végétale par Laffon	13.
Synthese Pharmaceutico et chimica auctore Delgout Ph ^m	8.
X. Sur l'amputation du membre par Gaillard	30